Relecture spirituelle de ce que nous avons vécu
Intervention de Mgr Olivier Leborgne, évêque d'Arras
31 mars 2025

J'ai été ordonné évêque en 2014, un an avant que n'éclate médiatiquement l'affaire Prénat, et j'étais vice-président de la conférence des évêques de France lorsque la CIASE nous a remis le rapport que nous lui avons demandé. Pendant ces années, de l'effroi et de la sidération, des moments de détermination et d'abattement, des décisions ou des rencontres qui ouvrent aussi. Je vous en propose une relecture en six points.

1. **Quand Dieu prend la parole : « J'ai vu la misère de mon peuple. »**

Dieu parle, nous le croyons. Il parle aujourd'hui, et nous essayons de discerner sa parole. C'est un enjeu décisif pour les transformations pastorales dans lesquelles beaucoup de nos diocèses sont engagés.

Dieu parle. Et parfois de manière vive, voire tranchante, tant nous avons de mal à entendre. Je me souviens d'une remarque de l'un d'entre nous, alors que nous attendions le rapport de la CIASE, affirmant sa conviction que la vague médiatique que nous devions affronter était voulue par Dieu : puisque nous n'arrivions pas à entendre dans sa profondeur la douleur des personnes victimes, par elles le Seigneur avait pris la parole.

L'Eglise aurait pu mourir de vouloir s'auto-préserver. « J'ai vu la misère de mon peuple »[1], déclare le Seigneur à Moïse. Pour que nous entendions les victimes, pour que nous prenions conscience du drame que nous avons directement ou indirectement couvert, pour que nous entendions l'expertise de ceux qui sont passés par ces agressions et ces violences, Dieu a parlé. Et lorsque Dieu veut être entendu, il n'hésite pas à décaper, déplacer, bousculer, renverser même[2].

Écouter Dieu qui parle aujourd'hui, et qui toujours se donne à entendre par le cri des plus vulnérables. Défi d'une grande actualité.

2. **Réalisme eucharistique.**

Cette crise dite « des abus » - vocable douloureux pour bien des personnes victimes, car il s'agit bien d'agressions et de violences - m'a renvoyé au réalisme eucharistique. Le pape François y a plusieurs fois fait allusion, quand il affirmait que les agresseurs avaient profané le Corps du Christ. Cela m'est très souvent revenu à l'esprit. « Ceci est mon corps »[3], disons-nous en célébrant le mémorial du dernier repas du Seigneur, lui qui par ailleurs déclare : « Ce que vous avez fait – ou pas – à l'un de ces petits qui sont mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait – ou pas. »[4] De même que les paroles de la Sainte Cène ne peuvent se dissoudre dans une distance symbolique ou représentative, de même celles de la parabole du jugement dernier. L'option préférentielle pour les pauvres n'est pas une option parmi d'autres, elle est de nécessité et de cohérence eucharistiques. Que le Seigneur nous donne de ne plus l'oublier dans les temps à venir, où semble tant remise en cause la parole des plus vulnérables, de l'embryon à la personne âgée déclinante, en passant par toutes les situations de vulnérabilité que peut

[1] Exode 3 ,7
[2] Jr 1,9-10
[3] Mt 26,26, et parallèles.
[44] Mt 25,40.45

traverser une vie – comme évêque d'Arras, je suis aussi évêque de Calais. Et que la peur légitime de nombreux catholiques eux-mêmes ne nous rende pas sourds à Dieu qui parle à travers les plus vulnérables.

3. Que nous est-il donc arrivé ?

« Je suis la vérité »[5], déclare Jésus. Nous n'avons pas à porter la responsabilité personnelle des agresseurs. Pourtant, que s'est-il donc passé pour que le sens évangélique ait ainsi été chloroformé dans notre Église ? Je suis stupéfait, depuis que je suis évêque (cela fait 11 ans), par le nombre de situations que j'ai découvertes et sur lesquelles nous avions fermé les yeux : non seulement des agressions sur mineurs traitées légèrement, mais aussi des situations d'abus de pouvoir, de manipulation, de doubles vies, connues officieusement de beaucoup qui n'ont rien dit ou à qui on a demandé de se taire. « On ne nous a pas appris à aimer la vérité », me disait un jeune prêtre il y a quelque temps lors d'une rencontre du conseil presbytéral. Cette formule m'a saisi. J'y entends : « on ne nous a pas appris à aimer le Christ. » Echo d'une grave crise non seulement morale, mais théologale.

Nous avons ainsi, sans le vouloir directement peut-être, mais bien réellement, entretenu ce que Jean Paul II a appelé dans *Sollicitudo Rei Socialis*[6], une structure de péché. Sous prétexte de « miséricorde », nous avons parfois démissionné de nos responsabilités, et ce sont les plus vulnérables qui en ont payé le prix. La crise que nous traversons est aussi une crise de la correction fraternelle qu'il nous faut réapprendre dans sa délicatesse, mais plus encore dans sa force évangélique. La confusion est toujours source de violence. La démission de la vérité est toujours une abdication de la charité. Il nous faut sortir de la culture des « petits-arrangements-entre-amis. » car, nous le savons, ce sont toujours les plus démunis qui en paient le prix.

Je me souviens d'une personne victime qui me disait, en parlant de son agresseur : « je ne veux pas sa mort, je veux son salut. » Cela a profondément marqué mon ministère épiscopal et ma manière d'essayer d'accompagner ceux qui me sont confiés. Le Seigneur nous appelle à rétablir une culture de la charité dans la vérité, à laquelle tous ont droit ; les victimes en premier lieu, mais vous et moi également, afin que nous ne nous installions jamais dans le genre de confusions qui ont provoqué tant de dégâts. Nous sommes *tous* des frères et sœurs donnés les uns aux autres par le Seigneur pour devenir son Église, signe de salut et témoin d'espérance au cœur du monde.

4. La croix, dépouillement et espérance

Cette situation nous a dépouillés. Et continue de le faire. Nous avons pris des coups, et cela a été parfois très dur. Tout évêque que nous sommes, nous avons aussi nos limites et nos fragilités. Mais nous nous souvenons, à chaque fois que nous sommes tentés de tourner la page, que la violence subie par les personnes victimes est tellement plus grande : leur souffrance nous oblige. La croix ne se choisit pas. Les personnes victimes n'ont pas choisi d'être agressées. Et leur sidération est d'autant plus grande, qu'elles l'ont été dans cette Église dont tout le monde attend et espère qu'elle vive l'Évangile qu'elle annonce. Quand j'ai dit oui à l'épiscopat, je ne pensais pas que je devrais traverser ce drame. Dépouillement. Nous est-il possible de fuir ou de détourner le regard face à la Passion de Notre Seigneur revécue par les personnes victimes ?

[5] Jn 14,6
[6] Jean Paul II, *Sollictudi Rei Socialis*, n° 36

Ce dépouillement comporte pourtant aussi une espérance. Dépossédés d'un certain nombre de certitudes, une disponibilité nouvelle se dit. « Nous ne dirons plus à l'ouvrage de nos mains : 'Tu es notre Dieu' »[7] déclarait le peuple de Dieu selon des paroles rapportées par le prophète Osée dans un passage que nous entendions la semaine dernière. Il y a des générosités qui cachent des volontés de maitrise et des indisponibilités à la grâce. Dépouillés, nous n'avons plus de leçons à donner au monde, même si nous avons plus que jamais un témoignage fort à vivre. Dépouillés, nous voilà sans doute plus disponibles à la grâce. C'est peut-être aussi ce qui se manifeste dans l'afflux inattendu de catéchumènes que nous ne pouvons que constater, étonnés.

5. Servir la résurrection

Je me souviens d'une rencontre que je craignais avec la mère d'une personne victime. En m'y rendant, je me disais : « je ne suis pas devenu évêque pour me prendre la crise des abus dans l'Eglise en pleine figure. » Cela m'a pris et continue de me prendre tellement de temps et d'énergie. « Il y aurait tant d'autres choses à faire pour annoncer l'Evangile... », pensais-je. La rencontre a lieu. Une mère qui se sentait responsable de n'avoir rien vu. Culpabilité destructrice. Au bout de l'échange, je la vois se redresser, sourire, comme retrouver un peu d'espoir. Elle m'écrira pour me dire que cette rencontre lui a donné de l'espérance. Elle m'écrira de nouveau, un an après, pour me dire que les démarches avec l'INIRR ont permis à son fils de se redresser et de choisir à nouveau la vie. Tout n'était pas réglé, mais la vie frappait de nouveau à la porte.

J'ai compris dès notre première rencontre que j'avais bien été ordonné pour cela : servir la vie qui regagne du terrain dans des histoires de mort, aider des personnes à se relever, à regarder à nouveau vers l'avenir. Travail de résurrection qui est l'œuvre de la grâce, mais que nous sommes appelés à servir. Lutter contre les violences et les agressions dans l'Eglise, un travail dur et ingrat peut-être, mais qui nous inscrit dans la dynamique pascale.

6. Entrer dans la kénose du Christ.

C'est pourquoi, il me parait impossible de baisser la garde ou de penser que nous pourrions tourner la page. Il me semble que nous avons avancé. Que nous essayons de prendre les moyens de ne plus être seulement sous l'urgence, mais de mettre en place un travail de fond pour changer de culture. Je dis de ce point de vue ma gratitude à ceux qui ont permis cela, la présidence actuelle, le CPLP, toutes les victimes qui acceptent de travailler avec nous et de nous partager leur expertise, tous les membres de nos cellules d'écoute et nos délégués prévention, et j'en oublie tant.

Notre Dieu se révèle comme le Seigneur de la kénose. Son Église ne peut pas prendre d'autre chemin : « Lui de condition divine ne retint pas le rang qui l'égalait à Dieu, mais il s'est vidé de lui-même, prenant la condition de serviteur… » [8] C'est une attitude non seulement pour poursuivre le travail sur ces questions, mais un paradigme pour l'ensemble de la mission.

+ Olivier Leborgne

Lourdes, le 31 mars 2025

[7] Osée 14,4
[8] Ph 2,5-7